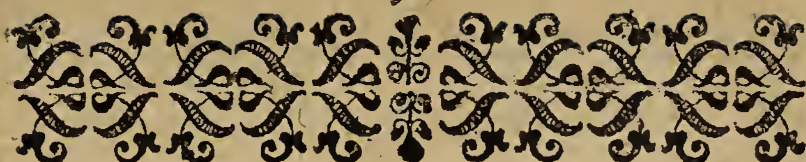
Appointement de querelle,

FAICT PAR MATHVRINE,

Entre le Soldat François & Maistre Guillaume.

M. DCV.



APPOINTEMENT DE QVERELLE.

Le Soldat François parla en ces termes à Maiſtre Guillaume.

LE ſubject qui m'a induit de conuier la France à la guerre d'Eſpagne, n'a point eſté vne paſſion violente que i'aye, de voir rompre ce ſacré lien de paix, ſi ſolennellemẽt iuree entre les Roys de ces deux grands Eſtats : I'y ay pluſtoſt

esté emporté par la seule hayne du manque tout visible qu'il y a d'vne part en l'estroicte obseruation des promesses reciproques, où l'on s'est volontairement obligé au traicté d'icelle. Lors que i'ay veu que soubs le manteau de ceste paix on nous glissoit la felonnie, la rebellion du sujet contre le Prince; & que soubs couleur de retirer les armes de la frontiere, on les apportoit insensiblement au beau milieu du Royaume, voire iusques dedãs la chambre, iusques dedans le lict de nostre Roy, n'y espargnant mesme l'enfant du berceau: Lors, di ie, que i'ay veu que soubs les appats d'vne ami-

tié feinte on ne nous braſſoit que perfidie, que trahiſon, i'ay eſtimé qu'il valloit mieux auoir l'eſtrãger pour ennemy ouuert, que de voir le propre & naturel François ſe faire eſtranger pour l'amour de luy. D'ailleurs conſiderant que dedans ce Royaume il y a tout plein de Caualiers, qui demeurans inutillemẽt les bras croiſez, courent plus de fortune d'oublier ce qu'ils ſçauent du meſtier de ſoldat, qu'il n'y a apparence qu'ils deuiennent grands Capitaines en vne ſi profonde paix: I'ay creu que les remettant en l'exercice des armes, ils pourroient acquerir ceſte derniere qualité, ou au-

moins ne perdre la premiere, pour ne ressembler aux Elephãs de Demetrius, à qui il falloit rougir les cuisses de ius de meures pour les eschauffer au combat: & que soubs ceste feinte ils creussent que c'estoit leur sang qu'ils perdroyent, tant le long seiour les auoit apoltronnis. Ioint que tout ainsi qu'on dict, que si la vigne est arrousee de son vin, elle se desseche & meurt peu à peu, aussi la crainte que i'ay que la France ne se perde, s'arrousant de son propre sang, comme du vin qu'elle produit, i'ay pensé qu'il estoit plus à propos de porter ses armes hors du Royaume, que de s'acharner

aux fureurs de nos guerres ciuilles : Car il ſemble que la ſoif de ce ſang ſoit vne hydropiſie formee, dont on ne deſaltere iamais, depuis qu'on en à vne fois gouſté : & ſur tout en ce ſiecle, où il n'y a manque de perſonnes qui verſent, qui eſpandent ſur le public leurs coleres, leurs paſſions, cerchans leur grandeur en la diminution d'autruy, ne logeans leurs eſperances qu'en la deſolation publicque, comme autant de vents, qui ne soufflent iamais qu'au naufrage.

Par ainſi, ſi M. Guillaume eſtime que ie me ſois trop eſtédu ſur ce ſujet; ie le prie de m'en

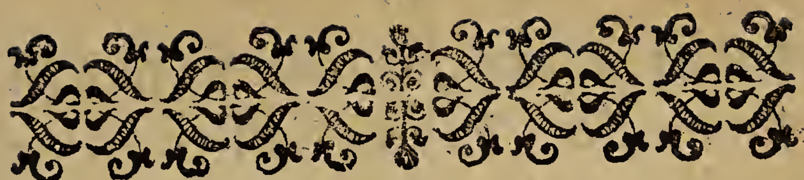
excuſer, donnant ce peu de paſſion à l'ardeur de mon zele.

Et en ce que i'ay touché des baſtimés de Monſieur ſon bon amy, ie le ſupplie de me le pardonner, aymant mieux qu'il m'euſt couſté, non ſeulement partie de mon ſang, mais toute la vie entiere, auant que i'euſſe penſé l'offencer: ayant meſme apprins depuis que Phidias fut autant loüé pour auoir bien faict le brodequin de Iupiter, que pour auoir parfaictement repreſenté au vif les beaux traits de ſa face. Auſſi vn grand Prince merite double gloire, qui apres auoir conquis vn Royaume à la poincte de l'eſpee, le

ſçait encores embellir, par la dépenſe & ſumptuoſité des ſuperbes edifices; qui tous inſenſibles & immobiles qu'ils ſont, combattent neantmoings contre les ſiecles, pour la perpetuité & conſeruation de ſa memoire. Moins luy veux-ie controller ſes plaiſirs, qui ne luy seront iamais ſi delicieux, qu'ils compenſent les longs trauaux qu'il a ſouffert pour le ſalut de tous.

Sur ce que i'ay iniurieuſemẽt declamé contre les Ieſuiſtes, ie veux eſclaicir M. Guillaume, que mon diſcours s'adreſſe, non à tout le corps de leur ſocieté, mais à quelques membres

particuliers, qui ſortans des limites de leur profeſſion, ont voulu mettre le nez vn peu trop auant dans les affaires du monde; ne pouuant au ſurplus que fort loüer leur reſtabliſſement, pour le bié & vtilité que la ieuneſſe reçoit de leur nourriture aux bonnes lettres, qui renaiſſent & fleuriſſent cóme de nouueau en France, à l'ouuerture de leurs colleges, ces beaux ſeminaires de vertu.



SATISFACTION DE MAISTRE GVILLAVME au Soldat François.

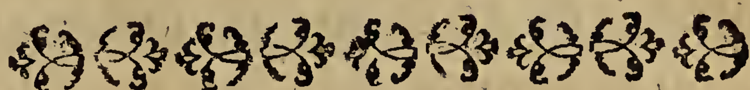
MOnſieur le Soldat, il eſt par ma foy vray que i'ay bien dit du mal de vous, & plus en ne vous voyant, que ie n'oſerois à ceſte heure en voſtre preſence; qui me faict aſſez recognoiſtre la difference qu'il y a entre l'homme d'eſpee, l'homme d'hōneur & le pauure homme de robe longue, telle que ſeroit la mienne, ſi les pages & laquais de la Cour ne m'en deſchiroyent touſiours quelque

lopin. Or ne desirãt que la paix auec vous, ie suiuray l'aduis de ma bonne seur & grand'amie, madame Mathurine, qui m'a representé, que ma qualité ne sentant rien la pouldre à canon, vous ne voudriez pour chose du monde apparier vostre sang au mien, pour tirer raison de ceste offence, par le sort des armes. De façon qu'il ne me vint iamais rien si à propos, sinon de n'estre maintenant soldat ny gentil-homme, pour n'estre engagé au combat, encores qu'il se trouuast assez de gens capables d'exercer ma charge, en cas qu'on me tuast sur le pré aux clercs, ou plustost en la place

aux veaux. La grand' peur que i'ay me faict donc desdire franchement de tout ce que i'ay escrit contre vous; mesmement que ie retire, & prens sur moy (y en eust-il cent autres) la dementie que ie vous ay donnée, puisque pour la reparer le conseil des querelleux porte; qu'il me faudroit battre, ou endurer de necessité des coups de baston sur mes espaules. Ce que i'ay dit aussi de la bastille, & de maistre Iean Roseau, ne se doit pas entendre, que ces coups de reuers frappét indifferémét sur tous, veu que Monsieur mon bon amy sçait fort bien qui est ce Seneque, qui disoit à l'Empereur

Neron, qu'il n'appelloit pas douleur vne cruauté qui est lasse: luy representant que les frequentes punitions ne sont pas plus deshonorables au Prince, que le grand nombre de funerailles au medecin. Il se contente aussi plus de la penitence que de la peine, parce que c'est vne espece de supplier, d'auoir veu le coulpable s'humilier. Et parce que la difference de ma qualité à la vostre, me faict faire plus que la moitié du chemin en cest appointement, ie vous supplieray, Soldat mon amy, de m'excuser de tout ce qui s'est passé, me le vouloir remettre & pardonner; desirant que vous

ſoyez mon amy, ſur aſſeurance que Maiſtre Guillaume eſt vô-tre treſ-humble ſeruiteur.



CEs diſcours acheuez Mathurine priſt M. Guillaume par la main, qui ſ'eſtant humblement ietté aux pieds du Soldat François, le releua, luy portant doucement la main ſur l'eſpaule, en ſigne de reconciliation : Et lors Mathurine prenant la parolle leur diſt : Mes amis, ce ſeroit donner au bouton ce qui appartient au fruict, eſtant en ſa maturité ; ſi vous eſtimiez que ie fuſſe la principale cauſe de ceſte heureuſe entre-

ueuë: ie n'en ſuis qu'vn foible inſtrument, c'eſt le bon Genie de la France, qui nous y a comme portez tous deux, pour mettre vne bonne fin à tous ces libelles pleins d'aigreur, qui entamoient ainſi l'vnion des François, qui voyans à ceſte heure ceſſer nos debats, ne s'arreſteront qu'à prier Dieu pour la ſanté du Roy, qui nous a eſté donné du Ciel en benediction, pour nous faire longuement viure en paix. Or que fils de putain ſoit donc le premier qui ſe mettra iamais en train de brouiller le papier, pour dire librement ſon aduis ſur telles affaires. Vous Soldat, mon amy, ſi vous
n'auez

n'auez faict valoir le talent durant la guerre, n'ayez hôte pour viure, d'aller vn peu seruir les massons au bastiment de ceste belle gallerie Royalle, en attendant qu'on vous employe. Et vous Maistre Guillaume, contenez-vous comme moy dans l'estat honorable où nous sommes esleuez en ceste Cour, sans plus vous amuser à mettre vos resueries par escrit: iugez que nostre condition n'est point aujourd'huy si miserable, que beaucoup de gens plus sages que nous, & qui ont mieux seruy, ne s'en contentassent tres-bien. Adieu.



C'EST bien raiſon Mathurine
Qu'on voye de voſtre vrine,
Puis que reſſentez les maux,
Les tranchées & trauaux
Du Soldat & de Guillaume,
Qui debattent vn Royaume.
Les Roys cependant amis
Deſcouurent leurs ennemis,
Par des Bouffons neceſſaires
En leurs plus grandes affaires;
Mais gardez de dire tout,
La fin faict touſiours le bout.